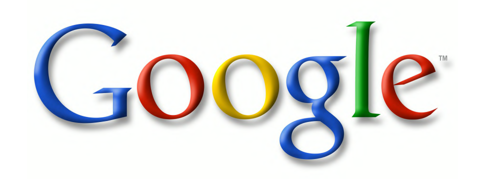



A 487467


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



MARCHÉ

AUX

ESCLAVES ET HAREM

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

MARCHÉ

AUX

ESCLAVES ET HAREM

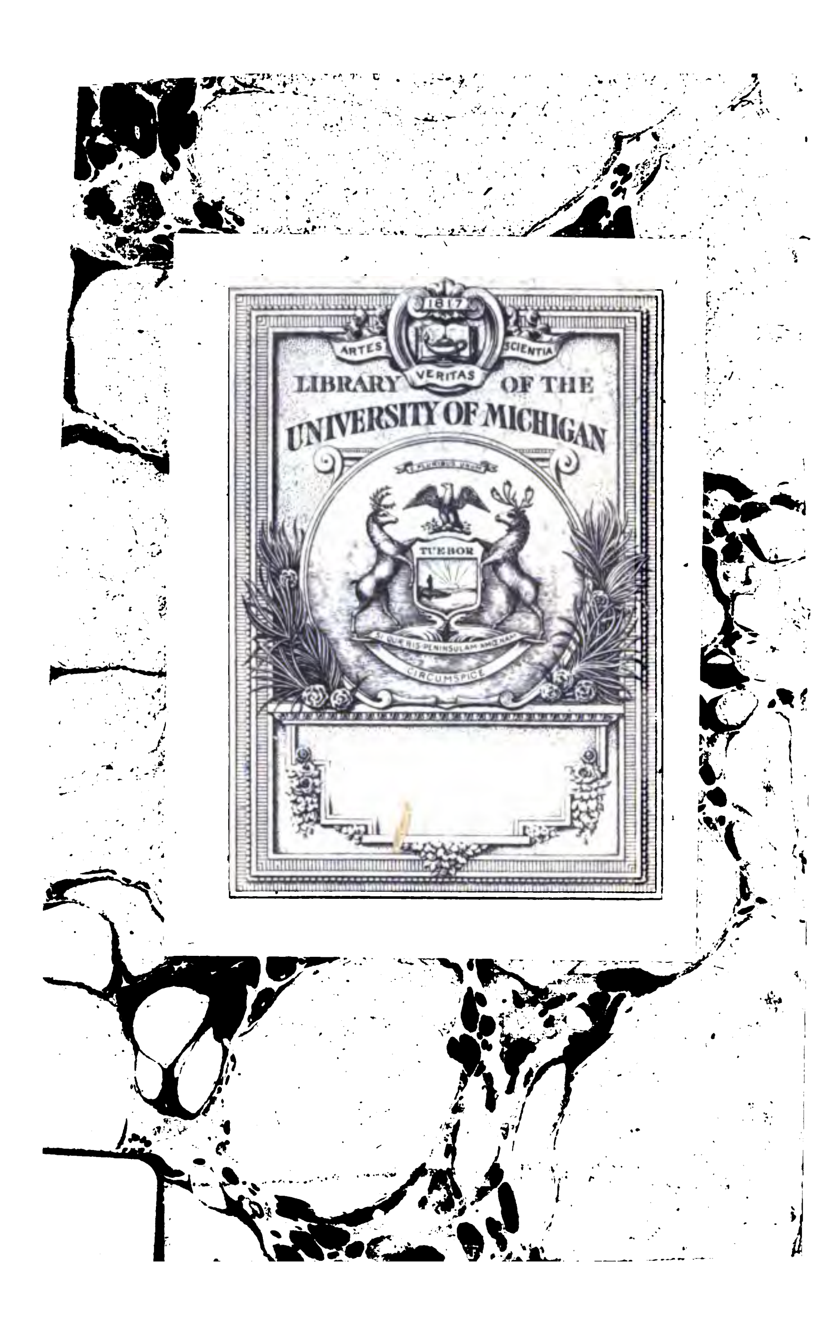
ÉPISODE INÉDIT

DE LA

PIRATERIE BARBARESQUE

AU XVIIIe SIÈCLE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1875


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MARCHÉ

AUX

ESCLAVES ET HAREM

Lors de l'excursion qu'elles firent en Sicile, dans une matinale promenade dont le but était la visite de vieilles ruines situées au bord de la mer et au moment où elles étaient le plus distraites par le point de vue qui s'offrait à leurs regards, une jeune et charmante Française, alors âgée de dix-huit ans, Mlle Sidonie B*** et sa tante, jeune femme non moins distinguée que sa nièce, eurent toutes les deux l'affreux malheur de tomber entre les mains

MARCHÉ

AUX

ESCLAVES ET HAREM

nous vîmes engagées avec les hommes de mauvaise mine qui nous conduisaient dans de petites rues étroites et tortueuses où l'on pouvait à peine marcher deux de front et dans lesquelles, du reste, nous ne rencontrâmes âme qui vive, ce qui ne laissa pas que de nous causer bientôt une certaine épouvante, je dois le dire, de nous trouver dans cette solitude et au milieu de ce silence, ne sachant où nous allions. Cependant, en avançant toujours, nous arrivâmes à une place qui s'ouvrait devant une grosse mosquée, et ce fut là que se présentèrent à notre vue les premiers habitants de cette taciturne ville. C'était un étrange mélange d'hommes vêtus et non vêtus, mais tous d'une laideur à faire fuir. Les uns avaient le teint tout cuivré et les au-

tres parfaitement noir, puis avec cela ils étaient vêtus de costumes d'une originalité plus ou moins remarquable. Parmi eux se trouvaient aussi des nègres du plus beau noir, lesquels étaient de la tête aux pieds entièrement nus. C'était en un mot un spectacle assez bizarre que de voir tout ce monde circuler, fort paisiblement d'ailleurs, sur cette place. Mais, lorsque toutes les deux nous y fîmes notre apparition, inutile de dire le cercle de curieux qui se forma aussitôt autour de nous et avec quels yeux étranges nous fûmes regardées et toisées l'une et l'autre par tout ce laid public dans la mine duquel il était facile toutefois de lire qu'il n'avait pas l'habitude de voir souvent de jeunes esclaves blanches comme nous être amenées dans

leur pays. Notre présence y était donc un événement, mais de la part de plusieurs de ces curieux, ce qui parut surtout redoubler leur attention, c'était de nous voir offertes à leurs regards à moitié nues et enchaînées comme nous l'étions ; cela même nous fit passer à leurs yeux pour deux prisonnières de guerre, venant sans doute de quelque contrée étrangère, lesquelles leurs lois ordonnaient qu'on vendît comme esclaves. Peut-être même cette curiosité dont nous étions l'objet n'avait-elle d'autre but que de supputer déjà le prix auquel nous allions être vendues l'une et l'autre. Toutefois, notre station sur cette place ne dura que quelques instants, après lesquels les hommes qui nous conduisaient, nous firent re-

prendre notre course le long de nouvelles petites rues étroites, mais cependant moins sombres et plus fréquentées que les précédentes, car ce fut là que, tout en regardant à droite et à gauche comme en observant la singulière construction de plusieurs maisons et pendant que nous foulions de nos pieds nus un sol tantôt pavé de pierres plates, tantôt hérissé de fragments aigus de pierre et par places quelque peu malpropre, ce que nous trouvâmes, je l'avoue, du dernier déplaisant, nous qui n'avions nullement l'habitude de marcher ainsi pieds nus, ce fut là, dis-je, que nous nous croisâmes avec des femmes qui, à la première vue, nous parurent être de fort belles personnes et nous remirent un peu de la laideur des hommes que nous venions de

voir. A ce que nous pûmes distinguer, les unes avaient un teint brun et chaud tandis que les autres étaient aussi blanches que nous, et, à ce sujet, je dirai qu'on pouvait les voir d'autant mieux qu'elles n'avaient pas de voile qui les cachât et qu'elles étaient assez découvertes par le costume qu'elles portaient, lequel consistait en une unique chemise longue et large ou de crêpe noir transparent ou de soie rayée blanc sur blanc également transparente, n'ayant pas de manches et étant ouverte par devant depuis la gorge jusqu'au milieu du ventre, ce qui permettait de voir à peu près tout leur corps. Au soleil brillaient les massifs cercles d'or ou d'argent dont leurs poignets et le haut de leurs bras nus étaient ensemble ornés, puis à leur cou

se voyaient aussi de brillants colliers. En outre, sur leur tête, pour se garantir sans doute les yeux des ardeurs du soleil, elles portaient des chapeaux de paille à larges bords de dessous lesquels tombaient sur leurs épaules les longues tresses formées par leurs cheveux noirs. Mais si elles avaient la tête couverte, il n'en était pas de même de leurs pieds qui étaient sans chaussures, car je crus m'apercevoir qu'elles marchaient toutes nu-pieds. Telles étaient du moins les premières habitantes de la ville que nous eûmes occasion de rencontrer et dont la vue combla le désir que nous avions de connaître quelles personnes elles étaient. Avec quelque curiosité elles nous regardèrent passer, mais cependant sans paraître étonnées

de nous voir là ni dans l'état de demi-nudité dans lequel nous nous trouvions offertes à leurs yeux. Enfin, après plusieurs rencontres plus loin d'hommes dont les regards lascifs et indiscrets fixés sur la nudité de nos personnes, nous firent baisser les yeux et rougir de honte, nous débouchâmes sur une nouvelle place où se dressait un grand bâtiment qui n'était autre que l'affreux marché aux esclaves, dont, ô infortunées ! on allait donc à présent nous faire faire l'odieuse connaissance. En effet, après qu'on nous eût fait franchir la grande porte qui s'ouvrait sur la place, nous nous vîmes introduites dans une grande et large cour entourée d'arcades surmontées d'un étage d'inégale élévation, percé de petites fenêtres grillées qui ressemblaient

assez à celles d'une prison et dont l'ensemble donnait à ce lieu un aspect des plus sévères et ne prévenant nullement en faveur du révoltant commerce qui se faisait là. Or, au moment où nous entrâmes dans cette même cour, nous la trouvâmes occupée en partie par une nombreuse affluence de gens de toutes sortes arrêtés ou circulant autour d'un groupe de négresses accroupies, entièrement nues, à terre, à l'ombre devant les arcades, desquelles des marchands étaient en train de faire la vente d'une manière qui nous sembla être assez bruyante. Quant à nous, nous fûmes immédiatement dirigées vers une place où nous devions être tout à fait en vue et où nous pourrions d'autant mieux attirer sur nous l'attention du pu-

blic, c'est-à-dire vers une arcade devant le pilier de laquelle se trouvait un large bloc de bois sur lequel nous fûmes installées avec nos nudités et nos chaînes que nous prîmes dans nos mains pour ne point en être gênées et pour moins les sentir aussi. Mais lorsque là nous nous fûmes assises, l'une à côté de l'autre, ma tante et moi, toutes étourdies de ce qui nous arrivait et bientôt après toutes rêveuses et regardant avec anxiété tout ce qui se passait autour de nous dans ce marché où nous ne fûmes pas sans remarquer également que nous étions les seules esclaves blanches qu'on y vît, au bout d'un instant ma tante prit soudain la parole pour exprimer tout haut son indignation à l'endroit de l'acte d'infâme piraterie dont nous étions victi-

mes toutes les deux et ensuite le chagrin que lui causait cette même aventure qui était si inattendue et si loin de toutes nos prévisions, alors que nous nous étions mises en route pour faire ce si malencontreux voyage qui finissait par l'esclavage auquel nous ne pouvions vraiment croire que nous étions réduites maintenant sous un ciel qui nous était parfaitement étranger. Mais ce sur quoi je l'entendis appuyer surtout, ce fut la peine qu'elle en ressentait rien qu'à cause de moi qui lui avais été confiée et ensuite parce qu'elle me trouvait trop jeune et que je n'avais encore aucune expérience du monde pour savoir me conduire dans une position aussi critique ni résister à l'orage, car chez ces détestables gens de l'Orient il n'est pas

une seule jeune fille esclave qui reste vierge et pure ; elles servent toutes à leurs infâmes débauches et à l'assouvissement de leurs brutales passions.

Mes parents m'avaient parfaitement élevée, m'observa-t-elle, pour m'établir, quand le moment en serait venu, d'une manière aussi sortable que possible au nom et à la fortune que je devais avoir, mais à présent, à quoi bon toute l'éducation que j'avais reçue et pour laquelle l'on avait fait tant de sacrifices, quand tout allait être à jamais perdu pour moi et que nous ne savions point nous-mêmes ce que nous allions devenir, captives que nous étions d'abominables gens que nous ne connaissions point du tout et desquels nous étions certes bien loin d'avoir à nous

louer. Ces écumeurs de mer qui nous avaient prises nous avaient faites esclaves; c'était un fait qui, du même coup, nous avait ravi notre liberté, nos noms et notre qualité de Françaises, et maintenant le moins qu'il pouvait nous arriver, ce serait, comme c'est l'usage du pays, d'être vendue chacune à l'encan et d'être adjugée au plus offrant et dernier enchérisseur pour être mise au service de je ne sais qui; c'était l'épreuve qu'il fallait dès à présent nous résigner à subir avec courage, commandée qu'elle est par les mœurs toutes nouvelles pour nous auxquelles nous nous trouvions désormais soumises au milieu d'un peuple qui nous était inconnu. Là-dessus je fis un mouvement de corps comme si le frisson me courait

sur tous les membres, puis ce fut après que j'entendis ma tante se récrier de nouveau encore contre l'acte de brigandage et l'injustice de l'esclavage dans lequel nous avions été si brutalement réduites, pour toute notre vie, dans ce barbare pays-ci, et ce qui ajoutait encore à sa désolation, c'était de penser que, lorsqu'on ne nous verrait pas revenir de notre voyage, chacun serait à se demander ce que nous sommes devenues et ce qui nous est arrivé en route; mais personne n'ira s'imaginer que nous avons été prises par d'infâmes pirates barbaresques, qui nous ont vendues, et qu'à présent nous sommes dans l'esclavage dans leur pays, dont nous ne sortirons plus jamais, et avec cela aucun moyen de donner de nos nouvelles, non

plus que de faire savoir où vous êtes et ce que vous êtes devenues. C'est terrible, des aventures comme celles-là! fit-elle en poussant un profond soupir et en maudissant le sort qui nous était si fatal à toutes les deux. Néanmoins ce fut alors que, profitant d'une minute de calme et d'absence de toute figure étrangère autour de nous, nous nous mîmes à nous entretenir ensemble avec intimité des personnes qui nous étaient chères, de ce qu'elles pouvaient faire et devenir, puis de notre famille, des personnes que nous connaissions, des choses du monde qui jusqu'ici avaient fait toute notre existence et enfin de tout ce que nous laissions derrière nous, à quoi il nous fallait donc dire un éternel adieu, ce que nous n'accueil-

lîmes toutefois qu'avec des regrets qui nous fendaient le cœur et qui même, un instant, nous firent répandre quelques larmes bien amères. Hélas! nous voyions déjà que là où nous nous trouvions, tout ce qui nous entourait nous était totalement étranger et inconnu et sentait une civilisation grossière ainsi que des mœurs toutes différentes de celles que nous avions connues jusqu'à ce jour dans notre heureuse France; en un mot, nous nous sentions toutes dépaysées. Cependant cette courte conversation que nous venions de tenir, ces souvenirs que nous nous étions retracés de notre pays natal nous avaient fait passer un moment heureux au milieu de notre triste infortune; mais elle était trop présente devant nos yeux pour que

nous ne fussions pas rappelées aussitôt à notre position, si terrible et si nouvelle pour nous, de captives comme d'esclaves, et pour que toutes nos pensées, que nous portions naturellement sur la France, ne fussent pas, au contraire, dirigées sur tout ce qui se faisait dans le pays qui était devenu maintenant notre nouvelle patrie, que son esclavage allait nous apprendre à connaître à fond. — Hélas! ma chère enfant, entendis-je en ce même moment dire par ma tante, sommes-nous assez malheureuses pour nous voir dans la plus affreuse des positions dans un pays dont les usages semblent être si étranges, ne fût-ce que cette horreur de vente de vos personnes au marché comme si vous étiez des chevaux ou des mulets; jamais il ne

nous est arrivé rien de pareil; c'est pourquoi il nous faut avoir du courage et de la résignation pour souffrir tout cela, d'autant plus que nous avons affaire à la plus exécrable race d'hommes qu'il y ait dans le monde et qui ne nous épargneront pas les mauvais procédés quand déjà ils nous ont enchaînées comme des criminelles. Mais esclaves que nous voilà donc, par qui allons-nous être achetées et à qui appartiendrons-nous? Bien heureuses encore si nous n'avons pas la douleur d'être séparées l'une de l'autre, car il ne serait pas impossible que cela arrivât. Ce doit être, pour le moment, toute notre préoccupation d'esprit, et Dieu veuille, chère enfant, que je ne te quitte point! Je reste toujours ta tante, bien que, devant l'es-

clavage et la loi de ce barbare pays, laquelle brise jusqu'aux liens du sang entre esclaves, je ne la sois plus, et si nous sommes achetées chacune par un maître différent qui nous enferme chez lui, souviens-toi souvent de moi et, je t'en supplie, n'oublie jamais celle d'abord qui t'a donné le jour et qui est ta mère chérie, et ensuite ta tante bien-aimée, car ce sera bien cruel si, au sortir de cet affreux marché, nous ne nous revoyons plus jamais de notre vie l'une et l'autre. Et cependant les pauvres esclaves en sont toutes là dans ce barbare Orient! Une fois achetées, elles sont emmenées les unes d'un côté et les autres d'un autre, comme d'ordinaire ça se fait dans ces pays qui, comme celui-ci, pratiquent l'esclavage. Mais encore, si nous

étions au fait des mœurs de ces horreurs de gens qui habitent ce pays-ci et que nous avons là devant les yeux, et si nous savions quelle existence mènent chez eux les femmes esclaves, peut-être notre malheur nous semblerait-il moins grand et serions-nous fondées à ne pas nous trouver par trop dépaysées. Cette ignorance du sort qui vous attend chez un peuple qui vous est si totalement étranger et inconnu est une chose vraiment terrible qui vous jette dans des anxiétés que vous n'auriez peut-être point sans cela; mais comment et par qui pourrions-nous le savoir d'avance, ne connaissant ici âme qui vive? Chère enfant, nous ne serons au fait de notre vie d'esclaves que lorsque nous serons vendues, et je crois bien qu'a-

vec les gens auxquels nous avons affaire, l'on ne va pas nous faire attendre long-temps à présent, témoin ces premières figures qui commencent déjà à se montrer autour de nous et à nous regarder d'une manière qui ne nous présage rien de bon. Tenons-nous comme il faut, et surtout pas de peur inconsidérée, quoique cependant je craigne très-fort que tout à l'heure ces coquins qui nous vendent ne nous dépouillent des vêtements qu'ils nous avaient laissés et ne nous mettent entièrement nues là, devant tout le monde, comme du reste il est de règle que soient toutes les esclaves qui sont vendues sur leurs marchés. — O mon Dieu ! fis-je à ces dernières paroles, nous allons donc être nues aussi comme sont les nègres ; ce

ne sera guère beau. — Et surtout peu décent, reprit soudain ma tante qui ajouta : Et c'est que cette horreur, chère enfant, nous est plus particulièrement réservée à nous, comme femmes blanches, sur ces odieux marchés d'esclaves ; elle ne peut donc manquer de nous arriver aussi, et, n'ayant jamais de notre vie été vendues comme esclaves, oh ! cela va être un véritable supplice pour nous. N'ayant point été élevées toutes les deux dans des habitudes aussi décolletées, qui ne sont le propre que des femmes de mauvaise vie, quelle figure allons-nous faire dans cet état de complète nudité dont ne nous feront pas grâce certainement les infâmes brigands entre les mains desquels nous sommes tombées et qui vont nous vendre

le plus cher qu'ils pourront. Maintenant comment notre pudeur et nos personnes seront-elles traitées par ces monstres et comment les choses se passeront-elles? Je n'ose y penser, ce doit être une révoltante infamie, et pourvu encore qu'ils nous trouvent de leur goût!... Nous sommes jeunes et bien constituées, nous n'avons point de défauts corporels et avec cela nous avons très-bonne mine, j'espère bien que, dans notre état de nature, nous leur plairons, et que ce sera sans doute un titre à être traitées un peu moins mal par eux pour la première fois de notre vie que nous allons passer par ce qui se pratique sur leurs odieux marchés de chair humaine. Mais, bon Dieu! être toutes nues et cachées par rien du tout, là, en pleine

place publique, quelle horreur! quelle honte! Est-il donc possible d'être aussi malheureuses et de finir aussi mal un voyage dans lequel nous nous étions promises, jusqu'au dernier jour, tant de plaisirs! Lorsque nous sommes parties, qui nous aurait jamais dit que nous allions tout droit à un pays où un acte d'horrible violence nous ferait devenir esclaves toutes les deux en Afrique? Et, je le répète, que vont dire parents et amis de ne plus nous voir revenir? On va certainement nous tenir pour mortes et porter notre deuil, tandis que nous serons toutes vivantes dans ce barbare pays-ci, dont nous ne devons plus songer, hélas! à sortir jamais, à présent que nous y sommes dans l'esclavage. Ma pauvre enfant,

nous sommes nées sous une bien mauvaise étoile ! termina ma tante d'une voix émue et les larmes aux yeux, alors que, pour nous voir de plus près, s'était tout à coup arrêté devant nous un fort laid personnage, à figure noire et farouche, puis enveloppé tout entier dans un grand manteau blanc, mais d'une manière qui le faisait tout à fait ressembler à une vieille femme. La mauvaise mine des forbans qui nous avaient capturées nous avait déjà causé assez de frayeur, mais ici j'avoue que celle de ce nouveau venu y mit le comble et qu'en moi-même je me mis à dire aussitôt que, pour rien au monde, je ne voudrais être l'esclave d'un pareil homme. Je ne sais s'il nous trouva trop bien pour lui, mais toujours est-il qu'au

bout de quelques instants il nous délivra de sa présence et disparut. Alors nous pûmes respirer de nouveau, mais, pour notre malheur, il ne fut que trop vite remplacé plusieurs minutes après, pendant lesquelles, à demi-voix, je témoignai à ma tante mon étonnement précisément de ne voir aucune femme dans le groupe d'hommes que notre présence avait déjà commencé à attirer devant nous; mais à peine ma tante eût-elle le temps de me répondre que dans ce barbare pays-ci, comme dans tous les autres de l'Orient, les femmes étaient bannies de la présence des hommes dans les lieux publics, que déjà jusqu'à nous s'était avancé un nouveau curieux qui, je dois le dire, débuta par nous regarder, et moi principalement,

d'une manière très-attentive, pour ne pas dire très-indiscrète, laquelle même me fit rougir et baisser les yeux, outre que devant lui je tremblai involontairement de peur à la vue de sa tournure étrange et de sa laideur, qui était pire encore que celle de son prédécesseur. De plus, il avait un air farouche qui le rendait tout à fait déplaisant; mais, au témoignage de respect que lui donnèrent en même temps nos ravisseurs, nous dûmes comprendre de suite, ma tante et moi, que nous avions devant nous un certain personnage, probablement un eunuque noir, présuma ma tante, lequel était au service de quelque haut personnage habitant la ville. Toujours est-il qu'il était suivi d'un grand et beau nègre, mais qui était entièrement

nu, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit caleçon de toile comme ceux que portent les hommes, dans notre patrie natale, lorsqu'ils sont au bain; ce qui, à la première vue, n'a pas laissé que de choquer vivement ma tante à cause de moi, qui n'avais jamais eu pareil spectacle devant les yeux; il est vrai que je n'étais pas encore venue être esclave en Orient pour voir de si près une semblable indécence, qui, du reste, ne fût-ce qu'à cause de la couleur, n'avait rien de séduisant. Toutefois notre laid personnage, dans la possession duquel je redoutais déjà très-fort de tomber, ne me quittait point des yeux, et même dans l'expression de son regard je crus lire que, n'ayant pas l'habitude de voir souvent de jeunes esclaves aussi

blanches, aussi jolies et d'aussi bonne mine que nous, et lesquelles avaient une aussi bonne tournure, c'était pour lui un bonheur que de m'admirer tout à son aise; mais bientôt son admiration devint trop prolongée et trop indiscrète pour que nous n'eussions pas lieu, ma tante et moi, d'en redouter une fatale conséquence, ce qui précisément arriva, c'est-à-dire que, au moment où ma tante s'était écriée que c'en était fait, j'allais dans un instant être vendue, ce noir personnage prit tout à coup le rôle d'acheteur, lequel n'eut rien du tout d'agréable pour moi.

Or, comme j'avais eu le malheur de lui plaire, ce n'a pas été sans une certaine émotion que je l'ai vu, avec un air d'autorité, faire signe aux brigands qui nous

vendaient d'approcher de lui, ce que ces derniers firent immédiatement et alors nous fûmes témoins d'un débat qui jeta ma tante dans la plus vive des indignations. Son objet était pourtant la mise à prix de ma personne, de même que la valeur que je présentais comme marchandise d'une excellente qualité et ensuite le chiffre élevé de la somme que je devais coûter à mon acquéreur ; ce qui fit murmurer tout haut par ma tante que c'était une chose révoltante que de voir appliquer à des personnes humaines le mode de vente dont on n'use ailleurs que pour les animaux domestiques que nous n'étions point cependant. Mais comme la discussion prenait un tour plus sérieux, à l'appui des qualités physiques, de la beauté

naturelle et surtout de mon état garanti de virginité qu'ils invoquaient pour faire hausser ma valeur et pour la justification de leur dire, les affreux pirates auxquels j'avais affaire, m'ayant fait lever de ma place et mettre debout, firent aussitôt mine, sur la demande aussi de mon laid personnage, de me dépouiller des derniers vêtements que j'avais sur mon corps et enfin, comme cela devait être en pareille circonstance, de me mettre entièrement nue. A leurs paroles de même qu'à leurs gestes j'avais de suite compris leur intention, mais, dans mon effroi, je ne les eus pas plutôt senti me toucher que je leur opposai une résistance désespérée, tout en m'efforçant de leur échapper. Ma tante s'élança soudain à mon secours en

s'écriant qu'elle n'entendait pas qu'on me traitât avec si peu d'égards, que j'étais une jeune fille innocente et honnête, que c'était déjà trop de me mettre devant les yeux un homme nu et que je n'avais point besoin d'être toute nue aussi devant tout le monde; mais pendant que, malgré qu'elle fût enchaînée, elle me défendait avec toute l'énergie dont est capable une mère qui ne veut point qu'on fasse de mal à son enfant, deux de nos horribles pirates s'emparèrent violemment de sa personne, lui lièrent solidement les mains derrière le dos avec sa chaîne, puis, l'entraînant avec eux, l'attachèrent au pilier de l'arcade devant lequel se passait cette scène. Puis, cette barbare exécution accomplie, les deux monstres revinrent soudain à

moi et cette fois, réduite à céder malgré moi à la violence, force me fut, au milieu d'un déchirant accès de désespoir, de me laisser déshabiller entièrement et mettre là, en plein air et sur place, nue comme un singe, ce qui, je dois le dire, fut l'affaire d'un tour de main. Oh! pour comprendre dans quelle révolte se mit ma pudeur à cet horrible moment, il faut avoir été vendue soi-même dans un marché de femmes esclaves. Me sentant n'avoir plus aucun vêtement sur le corps, je changeai soudain de couleur et mon premier mouvement fut de me cacher la figure dans mes mains toujours enchaînées, mais presque aussitôt je sentis se poser sur mon épaule la main d'un de nos ravisseurs qui, en m'adressant dans son jargon je ne sais

quelle injure, me fit quitter la pose que je venais de prendre et coller mes bras contre mon corps. Aussitôt après il me fit tourner et retourner sur moi-même, et pour faire valoir sa marchandise, il me toucha sur toutes les parties de mon pauvre corps, en appelant l'attention sur chacune de mes perfections naturelles. Enfin je dus le laisser manier avec la dernière impudeur toute ma nue personne dont il fit l'objet de remarques et de commentaires qui n'étaient rien moins que convenables. Véritablement j'eusse été un animal que je n'aurais pas été traitée plus mal. Ma pudeur était aux abois et toute tremblante je ne savais plus à quel saint me vouer. Oh! que c'est donc épouvantable d'être esclave chez ces barbares gens de l'Orient!

m'écriais-je en moi-même pendant que l'odieux pirate détaillait à haute voix et faisait entrer en ligne de compte tous les avantages que je possédais physiquement, notamment la blancheur et la finesse de toute ma peau, ma jeunesse, ma fraîcheur, la perfection de toutes mes formes, la bonne santé dont je paraissais jouir et surtout ma complexion et mon intacte virginité. Tout en proclamant que de jeunes esclaves blanches de mon espèce étaient rarement vendues dans le pays et que de là leur prix n'en était que plus élevé, cet horrible trafiquant de chair humaine faisait briller d'autant plus toutes les perfections qu'il me donnait devant les yeux de mon laid personnage qui, à son tour aussi, ne se montra pas plus

humain que mon exécrable vendeur et duquel je n'eus à attendre aucune pitié non plus. En effet, en dépit de tous mes pudiques efforts pour me cacher, voulant vérifier par lui-même à quelle jeune et blanche esclave il avait affaire, il me soumit aussitôt toute entière à ce que précisément je redoutais le plus de me voir arriver, c'est-à-dire à un examen des plus minutieux qui, depuis mes dents et l'intérieur des mes yeux s'étendit jusqu'aux parties les plus secrètes et les plus délicates de mon corps, et cela avec des attouchements qui non-seulement outragèrent ma pudeur et mon innocence de jeune fille sans le moindre cas de conscience, mais encore trahissaient la grande habitude qu'avait ce hideux eunuque de manier des femmes

nues dans toutes les parties même les plus inconnues de leur corps. Mais ici je puis bien dire qu'il eut entre ses mains le mien que rien ne cachait donc, tel que je l'avais d'habitude sans aucun apprêt ni aucun embellissement de toilette et à ce moment se ressentant un peu du manque de soins dont le voyage avait été la cause, c'était, on peut le dire, la nature prise sur le fait. Néanmoins il me trouva sans défauts, et après m'avoirbien inspectée et touchée avec la plus cruelle impudeur et des pratiques que je trouvai des plus étranges, depuis les cheveux de ma tête jusqu'à mes doigts des pieds, il déclara que j'étais en tout point de son goût et ajouta que je servirais parfaitement pour le lit et que je ferais une excellente concu-

bine chez le maître auquel j'appartiendrais. Soudain alors il se rendit mon acquéreur, et tout en débattant une dernière fois le prix élevé qui était demandé, plus morte que vive à ce moment, je le vis solder son acquisition avec une double bourse bien garnie qu'il donna à mon infâme vendeur qui la reçut en lui souhaitant mille bénédictions.

O infortunée créature! de libre et de Française que j'étais, il y avait trois jours encore, c'en était donc fait! j'étais devenue actuellement une jeune fille blanche esclave de l'Afrique, sans nom, laquelle ne devait plus vivre désormais sous d'autre ciel que celui de la Barbarie. O quelle horrible destinée! et si jeune avoir perdu sa liberté!... Mais quelle vie ont ici les

filles esclaves !... Or, pendant que je m'exclamais ainsi en moi-même, et une fois l'achat soldé et après qu'on m'eut délivrée de mes chaînes, il fallut me laisser emmener chez le maître pour le harem duquel son noir et laid eunuque venait donc de faire l'acquisition de ma nue personne. C'est pourquoi, singulier trait de mœurs, après avoir paru devant tous les yeux à l'état de la plus dégoûtante et impudique nudité dans lequel une jeune fille honnête puisse se montrer, ne devant plus maintenant au contraire être visible pour personne, si ce n'est pour mon maître seul, l'on me jeta aussitôt sur la tête et les épaules un immense voile blanc dans lequel je fus empaquetée toute entière, excepté à l'endroit de mes deux yeux

qu'on me laissa libres pour pouvoir me conduire, mais sous ce voile je restai les pieds nus. Cependant, ainsi affublée de la tête aux pieds, au moment où je vis qu'il me fallait partir avec ce hideux eunuque, oh ! n'écoutant plus que le sentiment de l'amour filial, je me précipitai soudain vers ma pauvre tante qui, attachée comme elle l'était à son pilier, ne pouvait faire le moindre mouvement : je lui sautai au cou, et au milieu de nos larmes ainsi que de nos sanglots réciproques nous nous dîmes toutes les deux un adieu des plus déchirants, jusqu'à ce qu'au bout d'un instant je fus brutalement arrachée à ses brûlants embrassements et séparée d'elle, hélas ! pour toujours, pour être rappelée là à ma condition d'esclave et à l'obéis-

sance que je devais montrer désormais comme telle. Et c'était, ô infortunée! pour me faire quitter cet horrible marché où je venais donc d'être publiquement vendue comme une vile marchandise et pour que je prisse immédiatement le chemin de la maison de mon maître sous la conduite, non du hideux eunuque, mais du grand nègre nu dont je suivis alors les pas au travers de la foule grossissante qui remplissait le marché, et cela en pleurant à chaudes larmes sous mon voile, puis en me demandant à chaque instant ce que j'allais faire à être esclave dans un pays et au milieu de gens que je ne connaissais point du tout et dont la vue seule me causait un effroi mortel. Toutefois, c'est ainsi qu'en me trouvant pour la première

fois de ma vie en la seule compagnie d'un homme nu à la bonne foi duquel j'étais confiée, après nous être engagés ensemble, à notre sortie du marché, dans une suite de petites rues étroites que j'avais déjà appris à connaître et lesquelles n'avaient rien de distrayant, où c'était toute en larmes et occupée de ma malheureuse tante que je mettais un pied devant l'autre, c'est ainsi, dis-je, que j'arrivai bientôt avec mon noir guide à une maison dont la façade était plus élevée et d'une apparence plus grande que celles des maisons voisines. C'était l'habitation de notre maître à tous les deux. Sa basse et petite porte d'entrée ne tarda pas à s'ouvrir pour nous livrer passage, mais quand je l'en-endis se refermer derrière moi, une fois

que j'en eus franchi le seuil, non, je ne saurais rendre le serrement de cœur que j'ai éprouvé au même instant, comme si j'étais entrée dans une prison, où encore, dans le premier moment, ma peur n'a pas été moins vive, je l'avoue, de me voir seule et sans défense au milieu de figures noires et blanches de femmes qui m'étaient si parfaitement étrangères et inconnues. Hélas! ce n'était point à des Françaises comme moi que j'avais affaire là ; ce n'était point non plus dans une maison française que j'avais mis le pied là; aussi que je me trouvai de suite dépaysée au milieu de ce monde qui était tout nouveau pour moi comme le costume dont il était revêtu et que je voyais aussi pour la première fois de ma vie! Cependant il est juste de

dire que je reçus un fort bon accueil de toutes les habitantes de cette originale maison, lesquelles se sont montrées aussi prévenantes que possible à mon égard et ont fait d'abord tout ce qu'elles ont pu pour me rassurer et me faire sortir de ma timidité en me donnant à entendre que pour elles j'étais une amie de plus qui allait partager leur condition d'esclaves ainsi que leur existence de chaque jour. Enfin elles ont été les premières à me montrer ce que j'avais présentement à faire pour ma bienvenue, une fois qu'elles m'eurent introduite dans l'intérieur de la maison et qu'elles m'eurent fait connaître le lieu que je devais habiter désormais avec elles et où j'allais donc passer toute ma vie d'esclave, enlevée à

ma malheureuse tante de même qu'au monde de ma chère patrie natale pour lequel je suis à jamais morte...

Infortunée ! c'est pourtant ainsi qu'au milieu d'un mauresque salon tout lambrissé du haut en bas, dont le plancher était entièrement caché sous un large et riche tapis de Smyrne, dont tout le pourtour était garni d'un large divan de damas de soie bleu et or sur lequel gisaient, jetés à droite et à gauche parmi ses coussins, une ceinture à longue frange de soie rouge et or, puis des voiles de gaze légère et transparente, lequel salon encore recevait son jour par la porte qui s'ouvrait sur une galerie qui entourait la cour d'entrée ; c'est enfin au milieu de cette même pièce qu'à peine entrée j'ai vu d'abord deux

laides négresses à moitié nues s'approcher de moi pour m'aider à me débarrasser entièrement du voile sous lequel j'étais si totalement cachée et que les convenances de l'endroit exigeaient que j'ôtasse immédiatement. Mais ce dernier une fois enlevé, malgré mes pudiques larmes, de dessus mon corps, oh ! je ne saurais dire quelle figure je fis ni de quelle couleur je devins aussitôt alors que je parus, depuis la tête jusqu'aux pieds, toute nue et telle que la nature m'avait faite jusque dans les plus secrètes parties de mon corps et avec toutes mes perfections et imperfections physiques que rien ne cachait plus, là, au grand jour, devant les yeux de quinze femmes noires et blanches qui s'étaient groupées toutes souriantes et curieuses autour de

moi, que je ne connaissais point du tout ni que je n'avais jamais vues de ma vie, dont la moralité m'était quelque peu suspecte et lesquelles enfin étaient à demi nues, car elles avaient toutes pour unique costume une large culotte à la turque de mousseline claire de l'Inde, retenue sur le ventre par une riche ceinture de soie à longues franges et ne descendant pas plus bas que les genoux ; tout le reste de leur corps était nu, mais à leurs poignets comme au haut de leurs bras et autour de la cheville de leurs pieds brillaient de larges cercles d'or unis, sans oublier de dire qu'elles avaient la figure peinte, les doigts de leurs mains et de leurs pieds teints en rouge orangé et que celles qui étaient blanches avaient sur le dos de

leurs mains, sur leurs bras et dessus leurs pieds de petits tatouages représentant des fleurs et des étoiles. Devant toutes ces belles inconnues inutile de dire que j'étais dans un pudique émoi tel que je n'osais plus ni respirer ni lever les yeux. Toutefois, à la vue de mon chaste embarras, elles furent assez aimables pour m'engager de la voix et du geste à ne pas me livrer à une peur si grande, attendu qu'elles ne me voulaient aucun mal et que ce qui m'arrivait là était ce qui se faisait d'habitude à l'égard de toutes les esclaves nouvelles dans le harem. Du reste elles me firent en même temps comprendre qu'elles me trouvaient très-bien et de leur goût; j'étais très-blanche, j'avais une peau fine et satinée, de plus j'étais

une jolie personne d'une grande fraîcheur, très-bien faite et ayant une taille svelte, avec cela j'avais toutes les apparences de la pureté d'une jeune fille qui n'avait pas encore été déflorée, et enfin je réunissais toutes les qualités physiques nécessaires pour faire une charmante fille esclave de harem.

En un mot, selon elles, j'étais une acquisition comme il ne s'en faisait pas tous les jours et dont on pouvait être fier. Puis, là-dessus, tout en m'assurant de nouveau qu'elles ne me voyaient pas un seul défaut corporel, elles se prirent à m'examiner plus curieusement encore de la tête aux pieds avec des regards qui n'étaient rien moins que pudiques et chastes, lesquels n'ont pas manqué de me faire rougir encore une fois

et de me faire trouver très-étrange ce à quoi j'étais soumise entre les quatre murs de ce mauresque appartement où régnaient uniquement des femmes. Mais leur inspection si indiscrète une fois finie, je ne fus pas moins surprise de voir ces mêmes femmes reprendre aussitôt leur vie oisive et nonchalante, étendues ou couchées sur les coussins de leur divan, puis me laisser là avec mon entière nudité dont j'étais toujours on ne peut plus honteuse. Cependant deux d'entre elles, deux jeunes femmes d'une grande beauté, m'invitèrent à prendre place aussi sur le divan qui leur servait à la fois de lit et de siége, mais sur celui-ci je n'eus pas été plutôt assise que, malgré les alarmes de ma pudeur, il me fallut tenir la conversation avec mes deux inconnues

qui, s'exprimant moitié en français moitié en espagnol, voulurent absolument que je leur fisse connaître qui j'étais, d'où je venais, quelle était mon aventure et comment j'étais devenue esclave et leur compagne. Malheureuse ! les larmes aux yeux et en rougissant, je satisfis à leur désir et c'est ainsi que je leur déclinai d'abord mon nom, celui de ma famille, le lieu de ma naissance qui était Paris, ma qualité de Française et l'âge que j'avais, puis ensuite je leur racontai le voyage qui m'avait été promis et devait avoir lieu quand j'aurais mes dix-huit ans accomplis, lequel ma tante à qui ma mère m'avait confiée m'a en effet fait faire tant en Italie qu'en Sicile où nous ne l'avons point achevé toutes les deux par suite de l'affreux et inattendu malheur

qui venait de nous arriver; sur quoi je leur fis avec indignation le récit de l'horrible acte de piraterie qui nous avait si lestement et si impitoyablement faites esclaves ma tante et moi à notre plus extrême effroi, et craignant tout de ces épouvantables figures d'écumeurs de mer entre les mains desquels nous nous trouvions et qui finalement nous ont de suite menées tout droit au marché des esclaves de cette ville-ci pour nous vendre l'une et l'autre. Hélas ! je leur dis comment les choses s'étaient passées là, comment j'y avais été vendue et achetée toute nue et surtout je leur fis connaître la scène déchirante qu'avait amenée ma séparation d'avec ma malheureuse tante, puis enfin comment on m'avait fait prendre le chemin de cette maison et je me trou-

vais y être installée au milieu d'elles, n'ayant jamais été esclave de ma vie, et cependant devant l'être maintenant pour toujours ; ce qui est une chose que je ne trouverai pas très-difficile quand j'en aurai l'habitude, me firent-elles aussitôt entendre l'une et l'autre, tout en me promettant de me chaperonner dans ma nouvelle condition et en me déclarant aussi que je leur convenais beaucoup et qu'elles étaient enchantées de faire ma connaissance. Enfin elles furent unanimes à me dire que le noir eunuque du harem avait eu la main très-heureuse en achetant une jeune et jolie esclave comme moi pour en faire une odalisque de plus. — O mon Dieu ! fis-je soudain à ces dernières paroles, je vais donc rester enfermée toujours dans cette

maison-ci !... je ne reverrai même plus jamais ma mère ni ma pauvre tante !... que ce sera donc triste !... je n'aurai plus personne pour me défendre et pour faire respecter ma pudeur. Mon Dieu ! je suis cependant une jeune fille honnête, d'une bonne naissance et appartenant à une famille honorable, je n'ai point du tout été élevée à être ni à me montrer ainsi découverte et sans aucun voile devant personne ; que voulez-vous donc faire de moi ? car je ne connais point vos mœurs ni votre genre de vie, n'ayant jamais été esclave dans vos pays de l'Orient ! terminai-je les larmes aux yeux et en m'adressant directement à mes deux inconnues. Mais alors elles s'empressèrent de me faire une confidence qui acheva de me mettre la

mort dans l'âme. J'étais destinée, me dirent-elles, à faire comme elles une odalisque, à servir aux plaisirs comme aux scènes d'amour et de débauches dont le harem dans lequel je me trouvais était fort souvent le théâtre et enfin en ma qualité d'esclave chrétienne achetée au marché, je devrai porter désormais le titre et exercer les fonctions tout à la fois de concubine auprès du maître de la maison, puis, là-dessus, le sourire sur les lèvres et avec des yeux fort éveillés, elles me vantèrent tout haut le bonheur qu'il y avait à coucher avec un homme et à se laisser déflorer par lui quand on ne l'avait pas encore été, comme aussi, entre femmes, il était agréable de coucher ensemble et de se livrer l'une à l'autre en faisant l'amour. Tout cela fait

passer de délicieux moments qu'on me fera connaître à mon tour aussi, ajoutèrent-elles, quand je serai tout à fait entrée dans le harem où je pouvais me promettre la vie la plus voluptueuse du monde, dont, comme toutes les femmes du pays des chrétiens, je n'avais pas la moindre idée ; mais bientôt je serai au fait de toutes les sensuelles jouissances qu'une jeune et nouvelle odalisque goûte dans le harem, comme de toutes les pratiques dont je devrai savoir faire également usage pour plaire et me rendre plus belle et plus séduisante. Puis ce fut après cela qu'elles m'apprirent qu'avant que je revêtisse le costume musulman et que je fusse touchée, l'ordre était que je prisse mon premier bain chaud de vapeurs; mais jusqu'à ce que cela eût

lieu, je devais rester toute nue et sans voile aucun comme j'étais en ce moment et peut-être même en cet état allais-je commencer d'un instant à l'autre mon service dans l'intérieur du harem, me dirent-elles encore. O infortunée ! encore une fois je baissai la tête et je rougis jusqu'au blanc des yeux de honte et de confusion, car jamais, depuis que je me connaissais, je ne m'étais entendu tenir un langage semblable de vraie courtisane ni je ne m'étais vue dans la compagnie de femmes aussi peu réservées, moi qui au contraire avais été élevée si sévèrement et avec tant de soin au milieu de la meilleure société de mon pays natal. J'avais les oreilles étourdies de tout ce que je venais d'entendre et en me voyant seule là, abandonnée toute

nue à moi-même, je ne savais plus où j'en étais. Des couleurs les plus noires je me peignais non-seulement ma condition toute nouvelle pour moi d'esclave, mais encore les choses les plus ordinaires, et plus les heures s'avançaient au milieu de ce monde qui m'était inconnu, plus la séparation d'avec ma mère qui était au loin et de mon excellente tante me devenait douloureuse et me jetait dans l'abattement et le chagrin ; plus enfin je prenais en aversion ce silencieux et monotone harem ainsi que son genre de vie qui m'était présenté sous le jour le plus impudique, à commencer par le début qu'on m'y faisait faire en un état de nudité aussi indécent comme au milieu de conversations

les plus licencieuses qu'il fût possible d'entendre. Grand Dieu! parce que j'étais une jeune fille étrangère tombée dans l'esclavage et n'ayant aucune expérience des mœurs du pays dans lequel j'étais à présent captive, fallait-il donc qu'on agît envers moi comme si je n'avais jamais reçu d'éducation ou comme si je n'avais jamais possédé aucun sentiment de la pudeur ni de l'innocence de mon sexe ou enfin comme si je n'avais point non plus été élevée dans les principes de la plus sévère honnêteté. On ne m'apprenait que trop que tout cela n'était en aucune estime dans ce lieu de voluptés et de débauches et qu'une fille esclave y est une fille exposée indécemment sans voile à tous les regards, et

dont la vue éveille les désirs sensuels en même temps que la liberté de lu tenir, comme une créature réservée pour les plaisirs de son maître, le plus impudique des langages. Mais encore une fois qu'allais-je devenir dans cette maudite prison de femmes dont il me fallait, hélas ! prendre mon parti de ne plus sortir jamais... Sous le titre d'odalisque ou de créature destinée uniquement à plaire, non par les charmes de l'esprit ou des talents, mais bien par ceux de sa beauté naturelle et de ses sens matériels, mener là la vie d'une impudique et voluptueuse fille esclave réservée pour le concubinage et d'indignes amours ; oh ! je ne pouvais me faire à une semblable idée ; j'avais été élevée dès l'enfance trop honnê-

tement pour la comprendre, mais dans le malheur qui me frappait, je n'avais qu'une trop profonde ignorance des mœurs et coutumes intérieures de l'Orient ainsi que de son esclavage féminin ; ceci, je le répète, rendait d'autant plus vif le sentiment de frayeur qui me dominait en ce même moment, au point qu'à la place où j'étais assise, j'étais immobile comme une statue, mais regardant toutefois avec une certaine anxiété tout ce qui se passait autour de moi et écoutant en même temps que tâchant de comprendre tout ce qui s'y disait. Oh ! je puis bien avouer ici que ce fut en tremblant de tous mes membres que j'ai passé les premières heures de mon esclavage dans ce harem. Pour la première fois de ma vie, il est vrai, je me trouvais en-

